un bon bouchon... La poste part, et comme la sultane Schéhérézade nous interrompons notre récit, promettant la fin pour demain, où nous ne donnerons cependant pas non plus la conclusion.

XIX

Paris, 1er octobre 1840.

« Avez-vous lu le livre de Baruch ? » Avec cette question, La Fontaine courut un jour par toutes les rues de Paris, arrêtant chacune de ses connaissances, pour lui communiquer la grande nouvelle que le livre de Baruch du Vieux Testament était admirablement beau, une des meilleures choses qu'on ait jamais écrites. Tout le monde le regardait d'un air étonné et en souriant peut-être d'aussi bon cœur que je vous vois sourire en recevant, par le courrier d'aujourd'hui, cette lettre où je vous communique l'importante nouvelle que « Mille et Une Nuits » est un des meilleurs livres, et surtout utile et instructif à l'époque actuelle... Car dans ce livre on apprend mieux à connaître l'Orient que par les relations des Lamartine, Poujoulat et consorts ; et bien que cette connaissance ne suffise pas pour résoudre la question orientale, elle nous égaiera du moins un peu dans notre misère occidentale ! On se sent si heureux pendant qu'on lit ce livre ! Son seul cadre est plus précieux que les meilleurs de nos tableaux. Quel superbe personnage est

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

ce sultan Schariar, qui fait tuer immédiatement ses épouses le lendemain matin après la nuit de noces! Quelle profondeur de sensibilité, quelle inappréciable chasteté de l'âme, quelle délicatesse à l'égard des mystères de la vie nuptiale se révèle dans ce naïf acte d'amour, qu'on a jusqu'à présent représenté calomnieusement comme cruel, barbare et despotique! Cet homme avait horreur de toute profanation de ses sentiments, et il les croyait déjà pollués par la seule pensée que l'épouse qui avait reposé aujourd'hui sur son cœur royal, tomberait peut-être demain dans les bras d'un autre, de quelque manant malpropre — et il aimait mieux la tuer tout de suite après la nuit des noces! Puisqu'on lave à présent l'honneur de tant de nobles cœurs méconnus que le public stupide diffamait et injuriait depuis longtemps, on devrait aussi chercher à réhabiliter dans l'opinion publique le brave sultan Schariar. Je ne puis moi-même, dans ce moment, me charger de cette œuvre méritoire, parce que je suis déjà occupé de la réhabilitation du feu roi Procuste; je me propose de prouver que ce pauvre Procuste a été jusqu'ici jugé d'une manière aussi fausse qu'injuste, et que c'était un roi incompris qui avait devancé son époque, en tâchant de réaliser dans une période d'héroïsme aristocratique les idées démocratiques les plus modernes. Aucun ne le comprit, lorsqu'il rapetissait les grands et qu'il étendait et allongeait les petits, jusqu'à ce qu'ils fussent adaptés à son lit de fer égalitaire.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Le républicanisme fait en France des progrès de jour en jour plus considérables, et Robespierre et Marat sont complétement réhabilités. O! noble Schariar, âme aimante, et toi, grand républicain Procuste! vous aussi ne resterez plus longtemps méconnus. A présent seulement on commence à apprécier vos mérites. La vérité triomphe à la fin.

L'affaire de madame Lafarge se discute encore plus passionnément qu'auparavant depuis sa condamnation. L'opinion publique est toute en sa faveur, depuis que M. Raspail a jeté son avis dans la balance. Si l'on considère d'un côté qu'en cette occasion un républicain rigide s'élève contre ses propres intérêts de parti, et compromet directement, par ses assertions, une des institutions les plus populaires de la France nouvelle, le jury; et que de l'autre côté on réfléchit que l'homme sur le jugement duquel le jury a basé sa sentence est un fameux charlatan, un grateron qui s'attache à l'habit brodé des grands, adulateur des puissants et détracteur des opprimés, aussi faux dans son parler que dans son chant, ô ciel! alors on ne doute plus un moment que Marie Capelle ne soit innocente. Des personnes qui connaissent à fond le caractère de ce vaniteux individu, sont convaincues qu'il saisit avidement toute occasion de faire valoir sa spécialité scientifique, et de rehausser l'éclat de sa célébrité! En vérité, ce mauvais chanteur, qui ne ménage aucune oreille humaine quand il chevrote dans les soirées parisiennes ses méchantes ro-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

mances, et qui voudrait faire guillotiner quiconque ne peut s'empêcher de rire en l'entendant; ne se montrerait pas, je crois, non plus trop débonnaire dans les débats judiciaires où il veut faire parade de son importance médicale et faire croire au monde que personne n'est aussi habile que lui à mettre au jour le moindre atome de poison caché dans un cadavre. Le public pense qu'il n'y avait pas de venin du tout dans le corps de M. Lafarge, mais qu'il y en avait d'autant plus dans le cœur de M. Orfila. Ceux qui donnent leur approbation au jugement du jury de Tulle, sont en très-petite minorité, et ne se prononcent plus avec la même assurance qu'auparavant. Parmi eux se trouvent des personnes qui pensent qu'il y a eu en effet empoisonnement, mais qui regardent ce crime comme une espèce de défense légitime, et le justifient en quelque sorte. Ils disent qu'on peut imputer à feu Lafarge un plus grand méfait : que dans le but de se sauver de la banqueroute par une dot, il avait, avec des promesses et des démonstrations fallacieuses, pour ainsi dire volé la noble femme, et l'avait traînée dans sa caverne de brigand, où, entourée de la bande grossière et accablée de tourmens moraux et de mortelles privations, la pauvre Parisienne gâtée et habituée à mille besoins intellectuels, semblable à un poisson retiré de l'eau, ou à un oiseau égaré parmi des chauves-souris, ou bien encore comme une fleur parmi des brutes limousines, devait nécessairement se flétrir et dépérir misérablement ! N'est-ce pas

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

là un assassinat, et la défense légitime n'était-elle pas en pareil cas excusable? — ainsi parlent les défenseurs les plus audacieux de Marie Capelle, et ils ajoutent : Quand la malheureuse femme vit qu'elle était prisonnière, incarcérée dans cette chartreuse déserte qui s'appelle le Glandier, gardée à vue par la vieille mégère, la mère du ravisseur, et sans secours du côté de la justice, mais plutôt enchaînée par les lois elles-mêmes, — alors elle perdit la tête, et un des moyens insensés de délivrance, qu'elle tenta d'abord, fut la fameuse lettre dans laquelle elle chercha à faire accroire à son mari qu'elle en aimait un autre, et ne pouvait donc pas l'aimer, lui, que par conséquent il devait la lâcher, qu'elle voulait fuir en Asie, et qu'il pouvait garder sa dot. La pauvre folle! Dans sa démence, elle se figurait qu'un homme ne pouvait vivre avec une femme qui ne l'aimait pas, qu'il en mourrait, qu'une telle vie était la mort!... Mais lorsqu'elle reconnut que le mari pouvait vivre sans être aimé, que le manque d'amour ne le tuait point, alors elle eut recours à de l'arsenic pur... La mort-aux-rats pour un rat!

Les jurés de Tulle paraissent avoir senti la même chose, car sans cela il serait inexplicable pourquoi ils auraient parlé dans leur verdict de circonstances atténuantes. Mais en tout cas il est certain que le procès de la dame du Glandier est une des plus importantes pièces de procédure pour les amis de l'humanité qui s'occupent de la grande question de la femme, question

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

si difficile à résoudre, et dont dépend toute la vie sociale de la France. L'intérêt extraordinaire que ce procès excite dans le public, émane du sentiment de sa propre souffrance. Pauvres femmes, vous êtes vraiment à plaindre! Les juifs dans leurs prières remercient journellement le bon Dieu de ne les avoir pas fait naître femmes. Cette naïve prière date du moyen âge, où les juifs avaient tant à souffrir et où ils n'étaient nullement heureux; et cependant alors comme aujourd'hui ils regardaient comme le plus affreux malheur d'appartenir au sexe féminin! Ils ont raison, même en France, où la misère de la femme est couverte de tant de roses.

XX

Paris, 3 octobre 1840.

Depuis hier soir, il règne ici une agitation qui surpasse toute idée. Le tonnerre du canon de Beyrout trouve son écho dans tous les cœurs français. Moi-même je suis comme étourdi : des appréhensions terribles pénètrent dans mon âme. La guerre est encore le moindre des maux que je redoute. A Paris il peut se passer des scènes près desquelles tous les actes de l'ancienne révolution ne pourraient ressembler qu'à des rêves sereins d'une nuit d'été! L'ancienne révolution! Non, il n'y a pas d'ancienne révolution, la révolution est toujours la

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf